

Après tout

André Brochu

Numéro 69-70, automne 1996

La mémoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14826ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (1996). Après tout. *Moebius*, (69-70), 127–132.

ANDRÉ BROCHU

Après tout

Dans ces temps-là — je m'en souviens très bien car j'ai toute ma tête, ce que je vous raconte date d'il y a cinquante ans au plus, donc j'étais une poulette en pleine possession de ses moyens, intellectuels et autres... —, dans ces temps-là, dis-je, beaucoup de gens percevaient le monde comme une sorte de faille, d'affaire qui avait mal tourné.

De siècles douloureux, les peuples avaient hérité des montagnes d'espoirs déçus, d'illusions fracassées, de dieux cassés et de ruines de toutes sortes. Tout était décombres, tout béait. On n'avait pas encore décidé de vivre comme si le passé n'existait pas, mais on maintenait artificiellement en vie beaucoup d'institutions parfaitement discréditées, à défaut de s'en remettre carrément à une politique de la table rase.

C'est ainsi que j'ai été élevée dans un couvent par des religieuses enveloppées de noir, qui passaient tout le jour à réciter des rosaires et à répéter les formules apprises par cœur du catéchisme, de la géographie et de l'histoire nationales, de la grammaire et de la mathématique. Elles avaient reçu, d'autres religieuses, ces vérités immuables et nous les transmettaient, sûres que la Terre tourne autour du Soleil, que la Vierge Marie a conçu sans pécher et que tout corps plongé dans un liquide reçoit, de ce liquide, une poussée capable de lui faire crier «Eurêka!», selon le bon mot de l'aumônier qui aimait se moquer de nos petits savoirs.

C'était le bon temps car, malgré notre certitude innée que le monde est une vaste duperie et qu'il ne vaut surtout pas la peine d'en encombrer notre mémoire, nous nous attachions à de petites choses,

de petits bonheurs, fétus inqualifiables qui devaient briller d'un certain éclat, tel le visage d'un enfant laid qui, le temps d'un sourire, devient gracieux à faire pleurer. J'en ai connu, de ces imprévus magnifiques, épées de lumière entre deux nuages... Bref.

Aujourd'hui, tout est calculé. Sur l'autoroute de la satisfaction totale, bien calé dans son siège-baquet ergonomique, le pied déchaînant calmement les vitesses, chacun voit défiler les grands paysages précis de son destin. Le monde est une fantaisie virtuelle, modelée sur la vie vraisemblable. On s'embarque sans enthousiasme, sûr de trouver dès le démarrage la quantité d'information propre à nourrir le cerveau et à le rendre encore plus conforme à ce qu'il doit être, c'est-à-dire à ce bio-ordinateur performant et adapté à la conjoncture se créant. Chaque ordinateur humain est en dialogue avec l'ensemble des créateurs de la virtualité, chacun est le simulateur de sa propre existence, qu'il mène jusqu'au point de non-retour où la mort elle-même a perdu toute réalité, et où la mémoire n'est plus qu'une grande bobine de métal gris, sans contrôle, qui se dévide en grésillant. Voilà ce vers quoi je m'en vais, à cinquante ans passés, ni heureuse ni malheureuse de ce qui arrive à notre pauvre humanité tombée depuis longtemps dans la plus noire nécessité.

Pourtant, ma mémoire reste vive et des restes d'espièglerie me ramènent vers une enfance qui, malgré l'impéritie de toute chose, avait ses joies. Et, surtout, ses surprises!

Il y a cinquante ans, dans mon village, on voyait des chevaux, bonnes brutes, chairs massives qui traînaient sans hâte des carrioles et des charrettes et qui existaient depuis l'aube des temps. Ils mangeaient du foin, input, et excrétaient de blondes pommes molles, output, pour la joie des moineaux qui trouvaient là leur dessert.

Parfois, au beau milieu de la grand-rue, une jument déclarait une envie, ouvrait les vannes et lâchait une mare de pénicilline qui courait verte sous

les poussières et transformait la rue en bournier. Ces mictions géantes me comblaient de joie et de terreur. Quoi! Un simple animal pouvait contenir ce ruisseau? Une brave mère, entre ses cuirs flagada, pouvait livrer passage à tant d'amertume? Cela s'abattait comme un déluge tropical entre les quatre pattes sans symétrie mais bien fixées au sol, et indifférentes aux éclaboussures. Je m'imaginai suivant le chemin inverse du flot, remontant, m'insinuant dans ce ventre ballonné. Tous les chevaux étaient ma mère, en particulier la jument du livreur de glace que je ne regardais jamais s'approcher sans un petit mal de ventre, tant elle était grosse et lourde et bien assortie à son fardier d'où pissait une pluie bourrue.

Je me souviens aussi d'hommes moustachus qui s'amenèrent avec une ceinture de cuir deux fois trop grande, leurs outils sur la fesse, et qui jetaient leur dévolu sur un poteau de téléphone. Ils y grimpaient en faisant glisser la ceinture, qui enserrait lâchement l'homme et le bois; on les aurait dits enceints d'un arbre! De leurs pieds à crampons ils se hissaient sans effort, avec un trémoussement des reins; puis, rendus au faite, ils faisaient des tours d'illusionnisme, subjuguant les fils électriques. De petits excédents tombaient parfois et je m'en emparais, fascinée par ces pailles de métal et de caoutchouc coupées sec, où pouvait passer la voix.

Le téléphone était une invention récente. Le cheval, lui, datait de plusieurs millions d'années. Pourtant, l'un et l'autre habitaient mon univers quotidien. Il y avait aussi les étoiles du ciel, qui scintillaient parfois et qui se signalaient à moi depuis de vieilles années-lumière, dans des encoignures d'espace-temps. En somme, si je me souviens de cette époque de mes jeunes années, c'est que, malgré les changements considérables qui ont eu lieu, dans le fond, les vraies présences sont restées les mêmes. Seulement, je peux mieux voir maintenant quelles sont les vraies présences.

Il n'y a plus de chevaux dans ma rue, et d'ailleurs je n'habite plus le village mais la grand-ville carrée.

Et il n'y a plus d'hommes grimpés aux poteaux, qui laissent derrière eux dans le bois comme des chapelets d'accrocs où saigne l'ombre. Les hommes sont maintenant hissés à bout de grues dans des nacelles, et téléphonent sans fil au chef des opérations. On voit même des femmes, dont la queue de cheval s'échappe du casque ouvrier, manier les pinces sous les traverses aériennes. Voilà qui est bien. L'humanité se civilise.

Mais les vraies présences, qui fondent l'identité du présent et du passé et qui font socle au souvenir, c'est bien autre chose.

C'est, d'abord, la lumière. Les photons de Dieu qui volent dans tout l'espace vivant et qui signalent, signent chaque chose qui est chose et qui, comme telle, se tient dans la présence. La lumière, il y a cinquante ans, n'était ni plus bleue ni plus grise, aux jours de beau ou de mauvais temps; et ce, malgré la couche d'ozone qui se délabre. Sans doute les pollutions font-elles que le ciel est plus bas, que l'air pue et que les oiseaux meurent en plein vol, les poumons cariés d'extase. Mais la lumière lustre d'un bonheur égal les plumes du ramier passé et les rémiges du goéland actuel, que sa prolifération a exilé loin des mers. Les charognards ont pris le pas sur les paisibles existants d'autrefois, les contraignant à de peureux expédients de survie, mais le soleil luit aussi bien pour le trafiquant de drogue d'aujourd'hui que pour le livreur de glace de jadis, qui assistait impuissant aux ravages exercés par la canicule sur sa cargaison.

Parmi les vraies présences, qui survivent à un demi-siècle de progrès technologiques sans précédent et que la disparition prochaine du passé n'a pas encore menacées, il faut signaler aussi l'espace — l'espace quotidien — qui se déploie avec la même constance autour de nos projections de conscience. Quand j'ouvre les yeux et que je regarde devant moi, ou autour, je perçois toujours du différé discret en instance d'architectonie (si j'ose dire), qui crée immédiatement de la profondeur et du réel. C'était comme ça, déjà, quand j'étais fillette et que, couchée sur la

pelouse derrière la maison, j'ouvrais les yeux sous le soleil, juste assez pour que le gros taon d'or céleste vienne butiner la nuit entre mes paupières; et alors, le monde me prenait de force, l'espace venait me chercher au creux de moi, de mon ventre, et m'emportait. J'étais ravie. J'existais en plusieurs dimensions, glacée de joie. Aujourd'hui, l'espace m'est aussi accueillant, mais j'y loge plus de déboires. C'est la vie, ça.

Si la mémoire est vouée à disparaître, n'étant plus requise pour l'exercice de l'oubli qui fondait, jusqu'à nos jours, l'hygiène mentale, il n'en va pas de même de la mort, la plus constante des présences, à laquelle de récentes études ont rendu le sens pleinement positif qu'elle avait dans la civilisation néolithique. Sans le souvenir, qui contamine malencontreusement le décès par les images arbitraires du passé, la mort est une occasion privilégiée de faire surgir, à partir d'un point de manque, la reconfiguration du futur et de calculer à nouveaux frais les chances du bonheur auquel chacun est appelé.

Un jour, en haut du poteau où il exorcisait des fils récalcitrants, un homme qui avait mal agrafé sa ceinture se dressa tout raide, comme s'il cherchait à ajuster son centre de gravité avec celui du pilier, et pendant de longues secondes il résista contre le sort en pressant le bois de ses mollets, tandis que ses mains affolées agrippaient un mélange d'air et de vide. Puis l'homme et la ceinture se détachèrent sur le ciel bleu et tombèrent simultanément, en parallèle, le temps d'un affreux hurlement. À l'arrivée au sol, les bruits de l'impact se confondirent. Cet homme était mon père. Papa. Il m'avait promis de m'emmener un jour au sommet, là où les fils tracent leur portée dans l'air bruissant de paroles. Il me disait que, quand on colle l'oreille aux pommes de verre noir, on entend murmurer le pays. C'est bien fou, le pays. On sait, maintenant, qu'il est un effet du passé. Il fallait mon père, né au début du siècle, pour entretenir de telles croyances. Il allait aussi à la messe. Le bon Dieu, le Québec, c'étaient des vérités d'époque. On les nourrissait de mémoire. Mais lui

tombé, mort bien aplati sur la chaussée, j'ai compris que la vie, ma poulette, se gavait de toutes les négations. Et que la mort faisait toujours bien les choses. Elle charroie. Elle pousse au charnier les certitudes, pêle-mêle avec les souvenirs et les forts, les tendres moustachus. Il reste un radieux présent de table rase, avec des dieux neufs à inventer. Il faudra les inventer très faux, pour pouvoir mieux s'en défaire, puis recommencer.

Toujours recommencer.